

le chargeant, dans les discussions de réconciliation avec les Serbes, de leur mettre en vue la reconnaissance de leur autonomie, en Slavonie et non dans le Sud de la Hongrie. Au sujet des opinions de Szemere, qui, bien que publiées, sont fort difficilement accessibles, nous avons dans le livre de Thim de nouvelles informations (III, p. 856—858, 858—860) ainsi que son discours célèbre tenu au parlement de Szeged, sur la question des nationalités. Ces documents sont, même aujourd'hui, d'une grande actualité, car ils nous montrent l'impossibilité de résoudre les problèmes nationaux de cette partie de l'Europe, si ce n'est pas par une séparation définitive des nationalités, séparation basée sur les frontières ethniques.

S. Dragomir

MILOVAN GAVAZZI, *Godina Dana Hrvatskih Narodnih Običaja*, I—II. (Cycle annuel des coutumes populaires croates), Zagreb 1939.

Milovan Gavazzi, l'ethnographe de l'Université de Zagreb, a publié dans le cadre de la petite bibliothèque de la société Matica Hrvatska („Mala Knjižnica Matice Hrvatske") en deux volumes, d'une technique typographique irréprochable et avec de très belles planches, *Godina Dana Hrvatskih Narodnih običaja*, dans lesquels il présente les rites et les coutumes populaires croates de tout le cycle annuel.

Cet ouvrage qui s'adresse à tous les cercles croates a, par sa destination même, l'espace de son exposition plus réduit, les spéculations théoriques lui étant en quelque sorte interdites. Cependant nous relevons avec satisfaction que le professeur Gavazzi, tout en donnant un livre accessible au grand public, a réussi à sauver aussi le facteur scientifique. L'espace limité l'a obligé de faire une classification schématique de toutes ces coutumes périodiques croates et de les présenter d'une façon tout à fait synthétique. De sorte qu'il a réussi à donner un ouvrage qui présente un tout et que les Croates ne possédaient pas encore.

D'autre part, désireux de se faire comprendre par le peuple, il a une exposition tellement cristalline, que tout lecteur peut s'en approprier le sujet sans difficulté. L'auteur ne renonce pas non plus au critérium comparatif — non seulement dans le cadre géographico-folklorique de la Croatie, mais aussi dans le cadre européen.

Dans le premier volume il présente les coutumes qui s'échelonnent depuis l'Épiphanie jusqu'en automne inclusivement; dans le second volume il continue la présentation des coutumes qui vont de la fin de l'automne jusqu'à l'Épiphanie.

Cette division du matériel folklorique semble quelque peu étrange. Nous comprenons bien l'embarras dans lequel s'est trouvé l'auteur. En effet : commencer par le Nouvel An, comme notre Marian, dans son ouvrage folklorique : *Sârbătore la Români*, c'eût été un non-sens du point de vue folklorique, car cela aurait coupé en deux les coutumes du cycle de Noël qui ne forment qu'un tout unitaire. Il a préféré donc commencer immédiatement après l'Épiphanie. C'est à notre avis, un début tout à fait arbitraire et qui ne correspond ni à la réalité folklorique, ni à celle du calendrier officiel. Nous aurions commencé par les fêtes de Noël ou plus exactement par la veille de Noël, car c'est là, selon la conception populaire, le véritable Nouvel An. Quoi qu'il en soit, en comparaison surtout avec l'oeuvre de Marian, il a procédé d'une façon plus logique.

De tout le riche matériel folklorique croate, présenté par l'auteur en liaison avec les différentes fêtes, notons d'abord les mascarades du carnaval (parmi lesquelles le cortège avec la charrue attire plus particulièrement notre attention par sa ressemblance avec le scénario du „plugușor" roumain) puis, les différents groupes de Kolegjanî, derniers échos de la coutume la plus caractéristique de Noël.

Avec l'arrivée du printemps, commence une entière série de rites et de coutumes parmi lesquels nous en retrouvons beaucoup qui sont communs à un grand nombre de peuples slaves et autres d'Europe, ainsi qu'aux Roumains. Tels sont les rites et coutumes du Dimanche des Rameaux, des différents jours de la Semaine Sainte, de la St. Georges, etc. Le jour de la St. Georges, par exemple, on s'asperge, tout comme chez nous, avec de l'eau, on couronne le bétail de guirlandes de fleurs, on conduit pour la première fois les troupeaux au pâturage. Donc, chez les Croates aussi, la St. Georges est une fête pastorale.

Le premier Mai, le groupe de jeunes filles appelées „Filipovčice" rappellent en bien des points, (costume de verdure, aspersion et certaines formules chantées), les „Paparude" de chez nous. Plus encore, la signification du cérémonial qui veut attirer la pluie par des procédés magico-homéopathiques les plus primitifs est la même.

Une autre fête intéressante par la richesse de ses traditions populaires, chez les Croates, est l'Ascension, qu'on appelle selon les régions : Spasovo, Križevo, et sur le littoral de l'Adriatique : Sensa, Sensora (du latin Ascensio) et qui est aussi une fête essentiellement pastorale, à en juger d'après la nature des coutumes énumérées par l'auteur. A cette occasion, il parle aussi des souhaits que vont adresser de maison en maison, les garçons (Križari) et les filles (Križarice) ainsi appelés à cause de la croix (Križ) enguirlandée de fleurs qu'ils portent. Aux „Križari" croates correspondent, chez les Serbes, les „Krstari" ou „Krstonoše" (porteurs de croix). Sur l'ancien substratum pastoral de cette coutume sont venus se superposer de nombreux éléments chrétiens, qui donnent aujourd'hui à la coutume un aspect particulièrement religieux (cf. I, 69).

Une des fêtes les plus importantes de la belle saison, sous l'aspect folklorique est, chez les Croates, de même que dans toute la Péninsule Balkanique et une partie de l'Europe orientale, Rusalje, connue aussi sous le nom de „Duhovi" ou „Trojaki" (srb. Троица). Le nom „Rusalje" est connu chez presque tous les peuples balkaniques et chez les Ukrainiens. Cette fête se caractérise, chez les Croates surtout, par la coutume appelée „Kralice" (Reines) accomplie par un groupe de 8—10 jeunes filles endimanchées, portant des chapeaux d'homme et de vieilles épées métalliques ou des sabres de bois (p. 71). Une des filles joue le rôle de reine „Kraljica", parfois il y a aussi un roi „Kralj" et un porte-drapeau „barjaktar". Ce groupe de jeunes filles exécute une danse rituelle, et un autre groupe non masqué, les „Orubljice" entonnent les chants coutumiers „Kraljičke popsjevke". La ressemblance entre ces chants et les chants de Noël est surprenante. On y retrouve le même type magique, souvent les mêmes thèmes.... C'est probablement pour cela qu'on les appelle, dans plusieurs régions, „kraljičke kolede" (p. 74) leur refrain étant : lado ! lejo ! lejo-lado ! selon la région (pp. 73—4). La danse rituelle des „kraljice"-s a une série de figures très variées qui sont exécutées d'après les ordres chantés par l'autre groupe de jeunes filles (p. 75).

M. Gavazzi fait le rapprochement entre les „Kraljice"-s croates et la

coutume des „Călușari” roumains, qui a lieu aussi à la Pentecôte. Il y a, en effet, une quantité de motifs très caractéristiques communs aux uns et aux autres. C'est ainsi que dans toutes les variantes balkaniques, la danse aux figures symboliques est exécutée d'après des commandements chantés — et partout on retrouve le drapeau. Mais tandis que la danse rituelle des „Kraljice” est exécutée par des jeunes filles, celle des „Călușari” roumains et des „Rusalii” (ou Kukeri) bulgares est exécutée exclusivement par des jeunes gens. Et c'est ce qui fait que ces deux coutumes dans leur forme actuelle ne peuvent pas être identifiées.

Un caractère extrêmement intéressant et qui est connu, aussi bien aux variantes roumaines qu'aux bulgares, de cette même coutume est le suivant : lorsque deux de ces groupes se rencontrent, si l'un ne reconnaît pas la suprématie de l'autre, il s'engage une lutte tellement acharnée que parfois il y a des blessés et même des morts et la lutte ne cesse que lorsqu'un groupe est complètement vaincu par l'autre. Et c'est certainement la réminiscence de cette coutume que nous retrouvons chez les Croates, dans les vers menaçants qu'un groupe de Kraljice chante à l'adresse de l'autre groupe rencontré en chemin :

„Ou bien soumettez-vous,
Ou bien remettez vos couronnes,
Ou nous nous battons
Et il y aura beaucoup de sang,
Il y aura du sang jusqu'aux genoux
Et de la chair jusqu'à la ceinture !” (I, 77).

Voilà pourquoi le fait que chez les Croates ce sont des jeunes filles qui exécutent la danse rituelle de la coutume nous apparaît particulièrement intéressant. Devons-nous voir là une représentation concrète des personnages mythologiques féminins, connus chez certains peuples des Balkans et de l'Europe orientale sous le nom de Rusalii (chez les Roumains, Bulgares, Serbo-Croates) ou Русалки (chez les Slaves Orientaux) ? Ou bien, si nous nous en rapportons aux chapeaux et aux épées que portent les „Kraljice” serait-ce tout simplement un transfert de la coutume, des garçons aux filles, chose qui arrive assez fréquemment dans le folklore ?

M. Gavazzi s'arrête ensuite plus longuement à la St. Jean (Ivanj dan), fête du solstice d'été (24 juin), qui représente aussi un nœud important dans le cycle des coutumes périodiques annuelles. C'est en effet dans le calendrier populaire, une des plus grandes fêtes, non seulement chez les Croates, mais chez la plupart des peuples d'Europe.

Des nombreuses coutumes en usage à cette date, nous en remarquons deux très anciennes, qui ont sans doute une origine slavonne, du moment que nous la retrouvons chez presque tous les peuples slaves : 1. *Le feu rituel* (Krijes) qu'on allume sur les collines ou aux carrefours, afin que toute la jeunesse du village vienne danser autour ou sauter par-dessus et y faire passer aussi le bétail. Cette pratique a un caractère manifeste de lustration, quoique la coutume en son entier soit une expression de culte du soleil ; 2. La coutume de tresser des couronnes de fleurs ayant différentes vertus magiques, pour se les mettre sur la tête, sur les cornes ou autour du cou des bêtes, ou encore sur la maison. Un aspect spécial de cette coutume est présenté par la pratique divinatoire accomplie par les jeunes filles, qui jettent leurs couronnes sur

une eau courante et la direction où se dirige la couronne, leur dévoile de que côté elles vont se marier. Nulle part ailleurs ces deux coutumes ne sont mieux conservées qu'en Pologne. Là nous les retrouvons aussi fondues dans un cérémonial unitaire, car souvent la coutume appelée Sobotka subordonne le rite de jeter les couronnes sur l'eau.

Très intéressante aussi est la coutume croate des jeunes filles appelées „ladaritse" et qui vont à la St. Jean, de maison en maison et chantent les chants dont le refrain est „lađo". Certains chants ont de vieux motifs agraires que l'on retrouve aussi dans le „plugușor" roumain, comme par exemple le souhait croate :

„Que votre champs produise du blé"
 À chaque épi
 Un demi boisseau !"

qui a pour correspondant chez les Roumains :

Tot spicu merticu
 Din tot snopu oborocu.

À partir de cette fête, si riche en incantations et croyances de toute espèce, jusqu'à la fin de l'automne il n'y a pas d'autres fêtes qui attirent plus particulièrement notre attention. Cette longue période, pendant laquelle ont lieu chez les Croates aussi les travaux agricoles les plus nombreux, apparaît chez eux aussi — du point de vue folklorique — comme un immense vacuum. C'est pourquoi M. Gavazzi passe rapidement en revue les fêtes de St. Elie, de S-te Marie, de la Toussaint et termine son premier volume par la présentation des incantations et des rites croates de la St. André.

Le II-ème volume commence par les coutumes de l'Avent qu' est comme une sorte de prélude du cycle des fêtes d'hiver et puis aborde tout de suite le cycle-même et s'arrête le plus longuement — comme il convient — à la veille de Noël (Badnjereče, Badnjak) et au jour de Noël (Božić), da es incomparables par la richesse des coutumes chez tous les peuples d'Europe.

Le nom de la veille en croate, comme aussi en serbe, bulgare et slovène, indique une influence chrétienne occidentale transmise aux Croates par la population romanique de Dalmatie, disparue aujourd'hui, et ensuite par les Croates, aux autres peuples slaves des Balkans. En effet Badnje [veče] est une traduction du latin Vigilia et correspond parfaitement à l'italien : vigilia, au français vigile ; et parmi les peuples slaves, au polonais Wigilia et Wilia ; d'ailleurs sporadiquement les Croates du littoral septentrional de l'Adriatique connaissent aussi la forme Vilija.

Ce qui attire toute notre attention à cette date, c'est la coutume de brûler la bûche de Noël „badnjak", dont le nom slave trahit, ainsi que le nom de la fête, la même origine romanique. M. Gavazzi expose les nombreux rites groupés autour de cette coutume et à cette occasion nous fait part de toutes les hypothèses connues concernant son origine, sa signification (II 19—20) et constate finalement, de façon très objective, que cette coutume ancestrale — attestée aussi chez les peuples romaniques et germaniques — n'est nullement une coutume slavonne, n'étant pas connue chez les autres peuples slaves, excepté chez les Slaves méridionaux. C'est une coutume que ces Slaves ont adoptée de la population autochtone, lors de leur établissement dans les Balkans.

Cette opinion de M. Gavazzi est confirmée aussi par la mention documentaire la plus ancienne de la bûche, qu'il prend dans le „*Liber statutorum civitatis Ragusii*" de 1272, où il s'agit de l'accomplissement de cette coutume par les habitants de la cité, à la résidence du comes de Raguse qui les comblait de dons.

Parmi les nombreuses coutumes croates de la veille de Noël, que nous rencontrons chez un grand nombre de peuples européens, les Roumains y compris, rappelons entre autres celle de parsemer des brins de paille dans la maison par terre et sur la table, et tous les rites qui s'y rattachent. Cette coutume, à laquelle on attribue dans le peuple — chez les Croates et ailleurs — une signification religieuse en liaison avec la naissance de Jésus dans la crèche, a évidemment une origine toute différente.

M. Gavazzi présente les différentes interprétations proposées jusqu'à présent par les uns et par les autres; ainsi: 1. Autrefois on mettait de la paille par terre pour y accomplir les sacrifices aux divers dieux; 2. Cette paille serait destinée aux âmes des morts quand elles viennent visiter la maison, pendant les nuits du cycle d'hiver, 3. Ou bien, ce serait tout simplement un vestige des temps où les tables n'existaient pas et qu'on servait les repas sur la paille. Mais nous sommes forcés d'avouer qu'aucune de ces interprétations ne nous satisfait. En jugeant d'après la nature de l'élément principal, la paille, de même que d'après le rite dans lequel elle est employée, nous pensons que cette coutume est d'essence agraire. De plus, la paille apparaît, des pratiques-mêmes, comme le symbole de la fertilité. Cette explication est aussi confirmée par le fait que les „*colindători*" roumains de la petite Valachie (Olténie) jettent de la paille, dans la maison de leurs hôtes, comme symbole d'abondance.

En ce qui concerne les plats de la veille de Noël, M. Gavazzi relève, à juste titre, qu'ils sont typiques pour la commémoration des morts, en soulignant ainsi un caractère spécifique de ces fêtes. Ensuite, il donne différents genres de „*colaci*" rituels, chacun ayant un nom spécial, d'après le rôle qu'il a dans les différentes pratiques: les uns étant destinés aux membres de la famille, les autres aux bestiaux et d'autres enfin aux abeilles. Ce qu'il y a de plus caractéristique encore dans ces „*colaci*" qui représentent une tradition très ancienne, c'est leur forme et les symboles magiques de la partie supérieure. Dans le riche musée ethnographique de Zagreb, j'ai vu exposés de tels „*colaci*", qui sont identiques, en grande partie, à ceux que j'avais vus chez les Serbes et les Bulgares.

Chez les Roumains ils existent aussi, mais les symboles magiques y sont beaucoup moins clairs et souvent même, ils disparaissent totalement. De toute la Péninsule Balkanique, ce sont les Bulgares qui les ont conservés le plus fidèlement.

Parmi les pratiques en usage chez les Croates à Noël et au jour de l'an, nous en détachons une plus particulière: les jeunes filles vont porter des dons à l'eau de la fontaine en prononçant une certaine formule d'invocation. Nous distinguons, dans cette coutume, deux motifs différents contaminés: celui du sacrifice et celui de se regarder dans le miroir de l'eau, afin de connaître le mari que le sort lui destine. Ce dernier motif est très répandu dans toute la Péninsule Balkanique et dans l'Europe Orientale.

De toutes les coutumes de Noël, c'est celle du „*Polaznik*" (premier hôte) qui frappe d'avantage l'attention du lecteur. Le „*Polaznik*", qui a un rôle de

„omen”, illustre parfaitement le caractère de Nouvel An, de la fête de Noël. Cette coutume existe chez tous les Slaves méridionaux, mais aussi chez les Ukrainiens, les Polonais, les Slovaques de la région carpathique. N'étant pas connue par tous les Slaves, on pourrait conclure que cette coutume n'est pas slave à son origine. Chez les Roumains il y a quelques pratiques identiques à celles qui sont accomplies par le „Polaznik” des Slaves méridionaux ; ainsi : 1. L'attisage du feu de la cheminée, en tâchant de faire jaillir le plus d'étincelles possibles en prononçant des vœux pour le succès de la moisson et des bestiaux ; 2. La récitation de toute espèce de souhaits à l'adresse des hôtes, en jetant des grains de blé sur eux ; 3. Les rites ayant en vue le succès de la volaille. Cependant, chez les Roumains, en exceptant ceux du Banat où il y a eu une forte influence serbe, nous ne pouvons pas dire que le „Polaznik” existe comme coutume indépendante ; et il n'existe pas non plus en roumain un nom correspondant au „Polaznik”.

Parmi les coutumes les plus spécifiques aux fêtes de Noël et du Nouvel An, mais qui n'ont pas toujours une date fixe, au cours de ce cycle, il y a aussi le „Koledanje” (roumain *colind t*). M. Gavazzi constate que dans certaines régions cette coutume est en voie de disparition, tandis que dans d'autres, elle a déjà complètement disparu. A cette occasion, il cite une série de chants traditionnels „Kolede” très caractéristiques. En général, cette coutume est tombée en désuétude chez les Croates, beaucoup plus que chez tous les autres peuples du sud-est européen (Serbes, Bulgares, Ukrainiens, Roumains et même Grecs). De tous les Croates, ce sont ceux de la Dalmatie méridionale qui ont conservé le mieux cette coutume.

Notons encore la coutume de l'élection du roi du carnaval „Biranje Kralja” attachée souvent au „Koledanje”. C'est la continuation de la coutume antique de l'élection du roi des Saturnales dont on retrouve certaines réminiscences chez les peuples d'Occident. Ces rares vestiges folkloriques survivent encore chez les Croates dans une portion étroite du littoral dalmatique et dans quelques îles de l'Adriatique, ce qui est évidemment un indice que la coutume était cultivée surtout par l'ancienne population romanique de Dalmatie. Parmi les nouvelles formes de „Koledanje” de provenance religieuse, empruntées à l'Occident, rappelons aussi les „Betlehemari” ou „Pastiri” ou „Zyjez-dari” des contrées du nord et du nord-ouest de la Croatie. A ces coutumes correspondent chez les Roumains le „Vicléime” et l'étoile („Steaua”).

Une autre coutume croate très intéressante par son originalité est celle des masqués appelés „Vučari”, qui vont de maison en maison avec un loup (vuk) empaillé et entonnent un chant spécial. Les villageois s'imaginent que du moment qu'ils ont reçu les „Vučari”, leurs bêtes seront préservées des loups pendant tout le reste de l'année, et combent les „Vučari” de dons. Serait-ce là une réminiscence de la coutume connue chez les Romains sous le nom de „Lupercalia” comme soutiennent certains folkloristes ?

Citons enfin la fête des chevaux de la St. Etienne, que M. Gavazzi interprète, d'après Sartori, comme une réminiscence de l'ancien rite de faire le tour du champ. La coutume est évidemment très ancienne, mais la signification que lui attribue l'auteur ne semble pas être la plus vraisemblable. Nous pensons que la coutume a eu, dès son origine même, la forme qu'elle a aujourd'hui, c'est-à-dire de courses — son sens étant celui de „omen”. Nous la considérons donc comme une pratique du Nouvel An. Ces courses de chevaux sont égale-

ment connues chez les Roumains pendant le cycle des fêtes d'hiver. Nous avons quelques „colinde" originaires de la région du Bărăgan, qui parlent avec précision de cette coutume, en indiquant comme date l'Épiphanie. D'autre part, dans différentes régions du pays, pour s'assurer un bon commencement, les paysans roumains essayent, pour la première fois, les jeunes chevaux à la charrette ou à la selle, ou mettent les jeunes bœufs sous le joug. Nous avons donc affaire à une coutume ayant un caractère pastoral et agraire.

Pour terminer ce compte rendu nous ne pouvons pas nous empêcher d'exprimer notre regret que cet ouvrage de M. Gavazzi n'ait pas été écrit dans une langue de circulation plus large afin d'être mis à la disposition d'un plus grand nombre de lecteurs. Si l'auteur y ajoutait encore une bibliographie aussi complète que possible concernant le matériel et les problèmes exposés, cet ouvrage serait le plus précieux compendium pour les spécialistes étrangers, qui trouveraient ainsi une orientation rapide et sûre dans le domaine folklorique si important des coutumes périodiques chez les Croates.

P. Caraman

ANUARUL ARHIVEI DE FOLKLOR (*L'Annuaire des Archives de Folklore*. VI, publié par Ion Muşlea, Bucarest 1942, (425 pages).

Les Archives de Folklore de Cluj, qui représentent le mouvement folklorique officiel du pays — sous les auspices de l'Académie Roumaine — publient leur VI-ème annuaire après une longue interruption.

Nous tenons à relever le grand mérite de M. Muşlea, le directeur des Archives, qui — en dépit des événements si peu propices et de l'exode de Transylvanie — a réussi à nous donner un aussi gros volume, comprenant surtout des matériaux venant des Roumains restés en dehors des frontières de la Roumanie.

Comme extension c'est la collection faite dans la région Ugocea du Nord de Maramureş, qui occupe la première place : V. Scurtu, *Cercetări folklorice în Ugocea românească* (Recherches folkloriques dans la région roumaine d'Ugocea, pp. 123—300). C'est, en quelque sorte, une espèce de monographie folklorique qui réussit à illustrer — de façon assez inégale d'ailleurs — les différents aspects de la vie spirituelle rustique de ce coin si peu connu de la Roumanie.

V. Scurtu insiste surtout sur les coutumes reliées à la naissance, au mariage et à la mort. Quant aux coutumes périodiques elles se réduisent à quelques notes fragmentaires dépourvues de continuité. Le chapitre des textes folkloriques est beaucoup mieux représenté. Là, nous trouvons parmi les produits en vers : des ballades, des „doine", des „strigături" („ţipuritururi"), des berceuses, des „colinde", des chants funèbres, des incantations... et parmi les produits en prose : des contes, des anecdotes („snoave"), des traditions, des croyances et toute une série de légendes aux sujets démonologiques. Ce riche matériel est d'autant plus précieux, qu'il vient d'une région complètement inexplorée. Néanmoins, il se ressent de l'absence d'un plan méthodique aussi bien dans son enquête sur le terrain que dans son exposition.

Les autres matériaux viennent des Roumains de Serbie — les uns, recueillis par le prof. Emile Petrovici de l'Université de Cluj, les autres, par Ion Pătruţ, qui les détient des soldats serbes de nationalité roumaine.

M. Petrovici — un des auteurs de l'Atlas Linguistique Roumain — a